

Pierre Magnan

# Les secrets de Lavoilette

*histoires*

Denoël



# Les secrets de Laviolette

DU MÊME AUTEUR

*Aux éditions Denoël*

La Maison assassinée  
Les Courriers de la mort  
La Naine  
L'Amant du poivre d'âne  
Le Mystère de Séraphin Monge  
Pour saluer Giono  
(*Prix de la revue indépendante*)

*Aux éditions Fayard*

Les Enquêtes du commissaire Lavoilette

*Dans la collection Folio :*

Le Sang des Atrides  
Le Commissaire dans la truffière  
Le Secret des andrones  
Le Tombeau d'Hélios  
Les Charbonniers de la mort  
La Maison assassinée  
Les Courriers de la mort  
L'Amant du poivre d'âne

*Aux éditions Alpes de lumière*

La Biasse de mon père

*En préparation :*

La Folie Forcalquier (*roman*)  
Chronique d'un château hanté (*roman*)

Tous les autres ouvrages de Pierre Magnan  
sont épuisés et indisponibles en librairie.

Pierre Magnan

Les secrets  
de Lavoilette

Denoël

*histoires*

*En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (6 bis, rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris).*

© by Éditions Denoël, 1992.  
73-75, rue Pascal 75013 - Paris  
ISBN 2-207-23925-X  
B 23925-5

« Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fit nuit sur la terre. »

Marcel Proust  
(*Les Plaisirs et les Jours*)





**A mes amis  
Simone et Marc Guichard  
qui furent longtemps les seuls  
libraires à me lire et à me faire lire.**



*Le fanal*



J'aimais, dit Laviolette, à l'égal du cimetière de Barles, cette vieille gare désaffectée de Saint-Maime-Dauphin où j'entendais encore la rumeur du peuple agricole qui la hantait autrefois. C'était ici que mon père, Modeste, qui était cheminot ainsi que je vous l'ai dit \*, avait fait son apprentissage sur de vieilles locomotives vertes, avant de piloter les grands trains internationaux. Les rails ont disparu. Il reste dix mètres de quai. Il reste le nom dans un cartouche bleu. Il reste, effondré à moitié, le bâtiment de la lampisterie où je respire encore, furtivement, l'odeur du pétrole lampant qu'on y a répandu autrefois sur le sol. Il reste aussi les hauts platanes qui, à l'automne, parlent en bruissant de toutes leurs feuilles mortes.

Parfois, au mois d'octobre, quand il me prend le *vertigo*, je viens ici avant l'heure le soir, sous prétexte d'aller casser la croûte chez le Marcel Sauvaire et chez Rosemonde, son épouse. C'est là-bas, en face. Ils sont les amis de tout le monde et ils font manger pour ainsi dire par charité, tant c'est peu cher.

Mais en attendant l'heure, je vais m'asseoir, faisant

\* Voir *Les Charbonniers de la mort*.

## *Le fanal*

croire que c'est pour passer le temps, alors que c'est l'essentiel, sur un banc, le long du quai mort. Ce banc, il a été placé là vers 1910, à l'initiative d'un chef de gare poète. Il est fait de deux traverses de voie au bout desquelles existent encore les encoches des tire-fond. Il avait fait travailler du monde le dimanche, pour atteindre ce résultat. « Des bancs ? » avait dit son supérieur de l'époque en haussant le sourcil. « Des bancs pour quoi faire ? Ils ont la salle d'attente les usagers. — *Un banc* », avait timidement rectifié le chef en question.

L'autre avait plongé le nez dans ses horaires à aménager en grognant un : « Débrouillez-vous, je veux pas le savoir ! » qui est de toutes les époques.

— Comment savez-vous ces détails ? objecta quelque pragmatique à l'affût au fond de la salle.

— Je les ai inventés, répondit paisiblement Laviolette, mais si j'en juge par la nature fruste du banc, les vieux supports sur quoi il était fixé, la mauvaise qualité du béton qui le rendait solidaire du sol, le fait qu'il soit rugueux aux fesses et qu'on y soit mal assis, tout cela prouve à n'en pas douter qu'il s'agissait bien d'un banc de fortune.

— Ah bon ! grogna le contradicteur mal convaincu.

— Et aussi, poursuivit Laviolette, le fait qu'on ait planté un rosier de roses pompon (les plus modestes), tout à côté du banc pour masquer les latrines, tant leur vue que leur odeur.

— Bref ! Il y avait un banc ! s'exclama excédé un partisan de Laviolette, avide de connaître la suite.

— Il y est encore, un peu plus pourri, mais encore tout de même. Alors un soir, oh, c'était très tard dans la saison, novembre, sans doute, là où tout se désagrège, où

## *Le fanal*

l'été et l'automne dépenaillés s'en vont par lambeaux, notamment sur les vieilles gares désertes que plaignent les platanes échevelés. C'était aussi très tard dans la soirée, vous savez, cette heure dans les vraies gares, quand passent les derniers trains et si on les rate il faut coucher, précisément, sur un banc. Je crois d'ailleurs que ce chef de gare avait tenu compte de ça, en édifiant le sien sous les arbres du quai, à l'abri du serein.

Je pensais à autre chose sans doute parce que, dans le clair-obscur et sous le tumulte des feuilles mortes, je me suis trouvé le nez sur le banc et j'ai vu qu'il y avait quelqu'un d'assis, quelqu'un mais qui laissait la place, qui ne s'était pas installé au beau milieu comme sa solitude lui en donnait le droit, quelqu'un au contraire qui se tenait cantonné au plus haut bout du banc, afin de convier à ce que l'on s'installe à son tour pour lui tenir compagnie.

C'était une vieille coiffée d'un chapeau de paille noir qui avait vu bien des saisons. Ce n'était pas une robe qu'elle portait, mais quelque chose de très ancien, bleu ou noir probablement et qu'on appelait ici des *cotillons* autrefois, c'est-à-dire un ensemble pudique de jupons superposés qui tombaient raides jusqu'aux chevilles et ne pouvaient en aucun cas ni se soulever ni s'ouvrir tout seuls sans une grande permission de la propriétaire et beaucoup d'efforts appropriés de l'assaillant. De sorte qu'on avait largement le temps de mesurer toutes les conséquences de ses actes.

Par ailleurs, celle-ci qui était immobile là, depuis bien longtemps sans doute, personne ni elle-même ne s'intéressait plus à ses cotillons, elle était vieille pour de bon. Sous le chapeau, les traits de son visage s'étaient défaits en

## *Le fanal*

s'ameulonnant sur son cou, effaçant tout souvenir de ce qu'elle avait probablement été, au fin fond de son passé.

Sur ses genoux bien serrés, elle tenait une toilette, noire aussi — vous savez ces paniers d'osier encombrants sans quoi nos grand-mères ne partaient jamais et qui leur tenaient lieu de viatique et de contenance —, et ce qu'elle avait de curieux, c'était qu'elle ne regardait pas en face d'elle, c'était qu'elle avait le buste un peu penché en avant et qu'elle semblait guetter là-bas, au haut bout du quai, quelque chose qui devait arriver. Quelque chose ? Un train ! Elle avait tout à fait l'allure de quelqu'un qui guette l'arrivée du train et qui, le jarret un peu plié, s'apprête à bondir pour ne pas le rater comme nous devons tous nous contraindre pour ne pas le faire, depuis le temps, mon Dieu, que nous savons pourtant qu'il nous attendra. Seulement ici nous étions à la gare de Saint-Maime-Dauphin où le dernier rail avait été déboulonné par les Allemands en 1943, voici plus de trente ans.

Parfois, cependant, elle se détournait de cette guette pour regarder droit devant elle, là-bas, de l'autre côté des voies absentes, vers la lampisterie en ruine où les tuiles de la fragile toiture s'éparpillaient autour des murs.

J'étais déjà assez proche de ce personnage incongru pour suivre sur ses traits les reflets de la vie. Ses lèvres incolores qui, pour cette raison, ne se distinguaient pas du reste de sa peau, remuaient légèrement et vite comme si elles récitaient une longue litanie de mots toujours identiques. Oh, vous avez tous vu de ces campagnardes qui remâchent ainsi leur vie, faisant leur compte à voix basse comme si, depuis toujours, une erreur s'y était glissée quelque part.

Il fallut presque lui marcher sur les pieds afin que,



percevant ma présence sans doute, elle se tournât lentement vers moi. Le crépuscule était juste assez avancé pour qu'à la place de ses yeux je ne puisse distinguer que des trous d'ombre.

De près, elle respirait l'odeur de la sarriette et du lait de chèvre présuré. C'était un arôme qui accompagnait toujours les femmes de la campagne en ce temps-là, avec celui de l'herbe fraîche qu'elles fauchaient à la faucille pour la distribuer aux lapins. Ce parfum, car il n'y a pas d'autre mot, il était entoilé dans leurs cheveux et dans leurs vêtements et elles en encensaient l'environ lorsqu'elles se déplaçaient.

Moi, nonchalant et bien engoncé dans mon pardessus, j'avais tout à fait l'allure du monsieur qui va demander : « Savez-vous par hasard si le train pour Céreste a du retard ? » Néanmoins, j'étais décidé à garder mes distances. J'en avais pour une heure et quart avant que le dernier des piliers de bistrot ait lâché prise chez le Marcel et que celui-ci, qui connaissait mes aises, vienne me crier depuis la pompe à essence :

— Modeste ! A la soupe !

D'ici là, le salut des grands arbres et ma contemplation du passé suffiraient à ma sérénité. Je me contentai donc de soulever civilement mon chapeau comme je fais toujours pour lui dire :

— Vous permettez ?

Elle ne dit ni oui ni non. Elle se tourna à peine vers moi. Docilement, tâchant de s'étrécir encore davantage, elle se poussa un peu plus sur les traverses et moi, serrant mon pardessus sous mes fesses, je m'efforçai à mon tour de n'occuper qu'une petite place, ce qui chez moi est toujours illusoire. J'oublie que je suis volumineux, mais

## *Le fanal*

chaque fois que je m'assieds sur un banc, j'en prends conscience, péniblement. Cette sensation, ce soir-là, fut encore plus précise que d'ordinaire. Il me semblait que mon poids seul pesait sur les traverses disjointes et qu'il était seul aussi à les faire tressauter sur l'assise bancale de leur support quand, par hasard, je changeais de position. Mais il est vrai que la vieille n'était pas grosse et qu'elle devait appuyer ses fesses sur le siège avec beaucoup de réserve.

Comme il sied à deux voyageurs étrangers l'un à l'autre, nous regardions droit devant nous. Il faut dire que cela suffisait : sur les fonds sombres des monts de Lure, il y avait, au-delà des grands arbres, tout le pays de Forcalquier qui attendait la nuit. En novembre, quand ces lieux attendent la nuit, il faudrait un cataclysme pour empêcher chacun d'aller chercher refuge sous la suspension de la cuisine, parmi femme et enfants. Et ceux qui, comme moi, se sont refusé ce havre pour ne pas souffrir des séparations rituelles, ceux-là n'ont plus que la ressource d'en appeler à des consolations vertigineuses : la Grande Ourse qui installe son char à reculons sur les dociles rotondités de Lure ; le vent dans les platanes d'une gare morte ; la compagnie d'une vieille probablement, elle, chargée de famille et qui respire la rassurante odeur d'une femme de campagne. Mais pourquoi résistait-elle, sur ce banc, à cet appel du foyer ? Et qui à sa place, chez elle, était en train de tremper la soupe dont la suspension allait capter la vapeur qui s'échappait des assiettes ? Poussé par un irrésistible besoin de savoir, j'allais, en dépit de ma réserve, lui poser la question à brûle-pourpoint, lorsque de son côté une voix s'éleva pour dire :

## *Le fanal*

— Est-ce que je puis vous parler une minute, monsieur ?

Cette voix était faible et rapide. Ce n'était pourtant pas un chuchotement. Elle était bien timbrée et je distinguais chaque mot séparément en dépit du vent dans les platanes mais j'avais la curieuse sensation d'être le seul à pouvoir l'entendre et que si quelqu'un d'aussi nonchalant que je l'avais été tout à l'heure, avant de m'asseoir, était passé devant nous en consultant sa montre, il n'eût pas perçu les paroles de la vieille. Entre sa bouche pâle et mon oreille, il n'y avait pas d'autre écho porteur que celui qui nous unissait. M'avait-elle seulement posé cette question ? Lorsque je me tournai vers elle pour lui répondre, je vis que son visage était toujours de profil et que ses mains, sur la poignée de la toilette, n'avaient pas remué, toujours inactives.

On n'admet jamais tout de suite la solennité d'une rencontre. L'étranger quel qu'il soit nous est si inconmode que d'abord, à son égard, le mépris l'emporte. On est aussi saisi de panique si une inconnue nous interpelle. On essaye toujours de banaliser l'événement, de lui ôter son venin, tant on est timide devant le prodige et au fond tant on en a peur. J'ai compris ces choses à force de vivre et c'est à force de vivre que m'est apparu ce qu'une première parole dans une rencontre quelconque a finalement de prodigieux.

Je répondis donc avec l'intonation, la politesse, la courtoise ironie par lesquelles, selon ce que je viens de dire, il m'était permis d'exorciser ma peur. Je répondis :

— Vous pouvez.

Et pour la mettre à l'aise autant que possible j'ajoutai :

— Vous aimez les bancs de gare, à ce que je vois ?

## *Le fanal*

— J'aime *ce* banc de *cette* gare, souigna-t-elle.

Elle marqua une pause parce que toute une nuée de feuilles mortes nous assaillait, enlaçant nos deux silhouettes, et que tous les platanes du quai courbaient leurs branches dans le même sens. Et d'ailleurs, tout ce qu'elle me dit par la suite, avec cette étrange voix pressée et sans se départir de cette étrange immobilité, elle le raconta en dépit de la rumeur du vent, sous la dominante des feuilles mortes arrachées au sol par brassées dans un cliquetis d'armes blanches qui crépitaient comme au combat.

« J'étais, dit-elle, une fille d'ici comme il y en a tant. Mes parents tenaient une ferme si petite et si pauvre que mon père s'était embauché aux mines du Bois-d'Asson en tant que manœuvre pour trier. J'y portais la biasse à midi parce que ma mère tenait à ce qu'il mange chaud. Alors, tous les jours, en passant, avec mon petit panier, je suivais le sentier encombré d'orties qui bordait la voie, côté sémaphore, et je voyais les gens de la manœuvre et eux ils me voyaient aussi et souvent ils me disaient bonjour en passant. Mais surtout et le plus souvent, ils se parlaient entre eux en riant et en me désignant, qui défilait sur la pointe des pieds pour éviter les orties du sentier. Vous pensez : j'avais seize ans ! Il y avait déjà longtemps que je pensais aux hommes. Il y avait déjà quelque temps que ma mère me regardait en dessous en trempant sa soupe. Un soir en débarrassant la vaisselle, tout d'un coup, elle dit à mon père, en me désignant :

— Celle-là c'est une *estassi* \*. Il faut la marier, sinon un de ces jours, elle va nous rapporter un petit qu'elle saura

\* *Estassi* : littéralement « extasiée », c'est-à-dire niaise.



Pierre Magnan

## Les secrets de Laviolette

Avec *Les Secrets de Laviolette*, Pierre Magnan nous propose trois histoires à suspense. Histoires dont le célèbre commissaire fut, aux trois âges de sa vie, l'un des protagonistes ou le témoin privilégié.


"Le fanal", où un Laviolette vieux, frileux et sans plus d'illusions, rencontre dans une gare désaffectée une vieille campagnarde fantomatique qui a eu trois maris assassinés et pour lesquels, chaque fois, un fanal fut l'arme du crime.

Il est jeune et fringant dans "Guernica" lorsque, voyageant par désespoir d'amour, il se laisse involontairement enfermer dans une cathédrale. Il va alors être témoin d'un spectacle effrayant, véritable cauchemar qui le rendra à jamais misanthrope de lui-même.

Enfin au fil de "L'arbre", c'est un Laviolette enfant qui se promène en compagnie de son grand-père et reçoit sa première leçon de poésie. Leurs pas les conduisent vers un village bas-alpin où un vieil homme joue du cor de chasse pour rappeler à son ennemi, aussi vieux que lui, le crime que celui-ci autrefois a commis. Histoire où hommes et femmes jouissent de leur vie comme dans un tableau flamand, et où un arbre prodigieux - un chêne immense - joue le rôle du destin.

L'auteur de *La Maison assassinée*, couronné par le prix du Quai des Orfèvres pour *Le Sang des Atrides*, nous propose ici son quinzième ouvrage, qui allie le mystère de ses romans à l'art du suspense.



B23925.5  1.92  
ISBN 2.207 23925.X  
95 FFTC